

**BULLETIN**  
**DE L'INSTITUT D'ÉGYPTE**

---

**TOME VIII**

---

**SESSION 1925-1926**



**LE CAIRE**

**IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS**  
**D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE**

---

**1926**

# BULLETIN DE L'INSTITUT D'ÉGYPTE.

---

## DE L'ARMEMENT ET DE L'ÉQUIPEMENT DES MAMELUKS<sup>(1)</sup>

PAR

M. GABRIEL GUÉMARD

DOCTEUR ÈS-SCIENCES JURIDIQUES, POLITIQUES ET ÉCONOMIQUES.

L'armement et l'équipement des Mameluks ont été décrits par Volney<sup>(2)</sup> et par quelques survivants de l'Armée d'Orient, comme le commissaire des guerres Miot<sup>(3)</sup>, le terrible général Desvernois<sup>(4)</sup> et le brave capitaine François, surnommé « le Dromadaire d'Égypte »<sup>(5)</sup>.

---

<sup>(1)</sup> Communication présentée à l'Institut d'Égypte dans sa séance du 16 novembre 1925.

<sup>(2)</sup> *Voyage en Égypte et en Syrie... en 1783-85*, Paris, 1787, 2 vol. in-8°. T. I, p. 145 et seq.

<sup>(3)</sup> *Mémoires pour servir à l'histoire... d'Égypte et de Syrie*, Paris, 1803, in-8°, nouvelle édit. 1814.

<sup>(4)</sup> Desvernois (Général Baron) (1770-1857), *Mémoires...* publiés par Dufourey, Paris, 1898, in-8° (il existe une première édition remontant à 1858). Cette épithète de *terrible*, lui est attribuée dans une poésie publiée à Lons-le-Saulnier, patrie du général. La sévérité dont il fit preuve en réprimant le brigandage en Calabre — ce brigandage qu'a raillé P.-L. Courier — lui valut sans doute un tel qualificatif. Lieutenant en Italie, capitaine en Égypte, colonel, puis général napolitain sous Joseph et Murat, il fut dépouillé par la Terreur Blanche et mis en demi-solde (de colonel) par la Restauration. Il devait se survivre plus de quarante ans. Aucun des cinq gouvernements qui se succédèrent de 1815 à sa mort ne voulut le reconnaître comme officier général.

<sup>(5)</sup> François, *Journal du Capitaine...*, publié par Ch. Groleau (préface de J. Claretie), Paris, 1903, 2 vol. in-8° ill. François fut en Égypte maréchal des logis chef  
*Bulletin de l'Institut d'Égypte*, t. VIII.

Cette milice, aussi brillante qu'indisciplinée, constituait, à l'aurore du XIX<sup>e</sup> siècle, un singulier anachronisme, une véritable survivance médiévale. A voir chevaucher les Mameluks de Djezzar, dit M. Lockroy<sup>(1)</sup>, on les aurait pris pour les guerriers de Saladin ou de Malek-el-Adel, prêts à charger, sous les murs de Ptolémaïs, les chevaliers de Philippe-Auguste et de Richard Cœur-de-Lion.

Les fiers cavaliers défilaient par les rues étroites et tortueuses des villes de Syrie ou d'Égypte, coiffés de l'antique casque sarrazin, à la bombe ornée du nasal mobile, des deux plumes de paon, l'une à droite, l'autre à gauche, et du couvre-nuque de mailles. A leur côté, pendait une rondache à quatre forts boulons saillants. Leur dextre était revêtue d'un gantelet de tissu d'acier, doublé de peau, qu'un demi-brassard, en fer embouti, prolongeait jusqu'au coude.

Certains beys ou kachefs portaient, en outre, un corselet de métal poli ou bien une épaisse combinaison de mailles, qui les défendait du col aux genoux. Il en était de même en Perse. Dans l'armée du shah, la grosse cavalerie, dite des *Kasal-bach*, conservait l'armure orientale complète, sous le règne de Feth-Ali, ainsi qu'en témoignent, entre autres, le colonel Drouville<sup>(2)</sup> et sir Morier, le spirituel auteur d'Hadji-Baba<sup>(3)</sup>.

D'ailleurs le nasal, la chemise de fer et les demi-brassards furent de mode, pendant des siècles, de l'Èbre au Gange et du Nil à la Vistule.

---

dans le fameux corps des dromadaires, commandé par Cavalier. Fait prisonnier par les Turcs, réduit en esclavage, accablé de mauvais traitements, il finit par éveiller la sympathie d'un pacha, qui avait vécu à la cour de Louis XVI, et l'emmena dans un voyage à travers l'Empire Ottoman jusqu'aux confins de la Perse. Son maître ayant gagné Constantinople, François se fit reconnaître de Sebastiani et rejoignit la Grande-Armée. Il était porté disparu depuis sept ans!

<sup>(1)</sup> *Ahmed le Boucher* (Djezzar pacha), *la Syrie et l'Égypte au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1888, in-18, p. 149.

<sup>(2)</sup> *Voyage en Perse...*, en 1812 et 1813, édit. de 1828, 2 vol. in-32 (grav. col.), t. II, p. 104 et seq. Le colonel Drouville réorganisa en partie la cavalerie persane, grâce à la protection du prince héritier Abbas-Mirza.

<sup>(3)</sup> MORIER (J.), diplomate, voyageur et romancier anglais... in *Second Voyage en Perse... de 1810 à 1816*, traduction française, Paris, 1818, 2 vol. in-8°, donne une gravure représentant un combat entre des *Kasal-bach*, avec l'armure et la lance, et des cavaliers légers, armés de carabines.

L'armure de Sobieski en fournit la preuve, aujourd'hui encore, aux visiteurs du Musée de Vienne <sup>(1)</sup>. En France, au xvii<sup>e</sup> siècle, on portait aussi des capelines et des bourguignottes, à nasal et fortes jouées, dites à la polonaise <sup>(2)</sup>. Le D<sup>r</sup> Le Bon, dans sa *Civilisation des Arabes*, a reproduit un casque ancien d'émir, du modèle adopté par les Mameluks <sup>(3)</sup>. Le Musée d'Artillerie de Paris possède deux maquettes de guerriers modernes <sup>(4)</sup>, l'un persan, l'autre hindou, qu'on peut rapprocher de certains portraits en pied de Mameluks, comme ceux qu'a dessinés Denon <sup>(5)</sup> et celui qui monte la garde dans le grand ouvrage d'Ebers et Maspero <sup>(6)</sup>.

Notons de même le fringant cavalier qui galope, casque en tête et bouclier au poing, sur une planche du journal du capitaine Walls <sup>(7)</sup>, ainsi que le soudard à longues moustaches, campé dans une attitude de défi, qu'a reproduit la *Revue d'Égypte* <sup>(8)</sup>.

Toutes les pièces de l'armure mameluk étaient incrustées, en or ou en argent, d'arabesques délicates ou bien, à la mode de l'Iran, de personnages hiératiques et d'animaux fabuleux.

Quand les beys n'endossaient pas le harnais de guerre, ils remplaçaient leur bombe d'acier par un énorme turban, enroulé autour d'une calotte en feutre, recouverte de soie de Venise garance <sup>(9)</sup>. Cette calotte dissimulait parfois jusqu'à cinquante « marabouts » <sup>(10)</sup> d'or, cousus dans la doublure.

<sup>(1)</sup> Reproduit in MICHAUD et POUJOLAT, *Histoire des Croisades* (abrégé), Tours, 1884, in-4° ill., p. 353

<sup>(2)</sup> Le casque de l'armure de Louis XIII en est un bon exemple.

<sup>(3)</sup> *La Civilisation des Arabes*, Paris, 1883, in-4° ill., p. 129.

<sup>(4)</sup> Reproduit in DU CLEUZIOU, *La Création de l'homme et les premiers âges de l'Humanité*, Paris, in-4° ill., 1887, p. 637 et 653.

<sup>(5)</sup> DENON, *Atlas du Voyage dans la Basse et la Haute-Égypte*, Paris, 1802, in-folio.

<sup>(6)</sup> EBERS, *L'Égypte* (trad. Maspero), Paris, 1880-81, 2 vol. in-4° ill., t. II, p. 4. Ce mameluk casqué, portant rondache et brassards, la ceinture bourrée de poignards et de pistolets, tient d'une main un yatagan nu et de l'autre une longue pique.

<sup>(7)</sup> Cap. Th. WALLS, *Journal of the Campaign in Egypt*, London, 1803, in-4°. La traduction française, 2<sup>e</sup> édit., Paris, 1829, in-8° (importante préface de Agoub), contient une médiocre réduction de cette planche.

<sup>(8)</sup> Numéro de septembre 1894.

<sup>(9)</sup> DESVERNOIS, *op. cit.*, p. 119.

<sup>(10)</sup> Petites pièces d'or valant six francs or.

Beaucoup de Mameluks combattirent l'armée française avec, pour toute protection, leurs amples vêtements flottants et la ceinture de sequins<sup>(1)</sup>, qui ne les abandonnait jamais. Le colonel Richardot<sup>(2)</sup> prétend même n'avoir pas vu de Mameluks casqués, mais c'est un témoin peu sûr et trop souvent seul de son opinion. Il suffit de parcourir son livre pour être convaincu qu'il était animé d'un véritable esprit de contradiction<sup>(3)</sup>. D'ailleurs, il n'a publié ses souvenirs d'Orient qu'en 1848, soit à cinquante ans de distance, et sa mémoire a pu le trahir.

En tout cas, Miot<sup>(4)</sup> affirme que Sulkowski<sup>(5)</sup> fit prisonnier à Embabeh un guerrier « au casque sans visière, orné d'une barre protégeant la figure ».

Rappelons qu'un modèle de casque à la mameluk, garni d'un nasal en forme de flèche et surmonté d'un croissant, fut arboré, jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, par les escadrons égyptiens connus sous le nom de « cuirassiers de Baalbek ».

Ces escadrons portaient la cuirasse française à taille modèle 1825, mais avaient conservé la matelassure débordante en usage sous l'Empire. Un de ces cuirassiers est représenté à cheval dans le Voyage d'Horace Vernet en Orient<sup>(6)</sup>. Gérard de Nerval raconte qu'il vit au Caire un peloton de ces cavaliers étinceler au soleil, parmi la foule qui se pressait à la cérémonie du *mahmal*<sup>(7)</sup>.

<sup>(1)</sup> Les Mameluks étaient littéralement cousus d'or. Après la bataille des Pyramides, les soldats français fouillèrent les cadavres restés à terre et repêchèrent ceux des noyés. Il en fut « dont la journée valut 200 et 300 louis. Les sequins sortaient de leurs poches (des cadavres), tant elles en étaient remplies » (Général BELLARD, *Archives de la Guerre*, cité par GUITRY, *L'Armée de Bonaparte en Égypte*, Paris, 1897, in-18, p. 112).

<sup>(2)</sup> *Nouveaux Mémoires... d'Égypte et de Syrie... ou la Vérité mise au jour*, Paris, 1848, in-8°.

<sup>(3)</sup> En ce sens Rigault, dans la bibliographie-préface de son livre sur Menou : « Richardot attaque Berthier et Reynier avec une véritable *furia francesca* » (*Le général Abdallah-Menou et la dernière phase de l'expédition...* , Paris, 1911, in-8°).

<sup>(4)</sup> *Op. cit.*, édit., de 1814, p. 67.

<sup>(5)</sup> Aide de camp de Bonaparte, assassiné au Caire.

<sup>(6)</sup> FESQUET (G.), *Voyage en Orient fait avec Horace Vernet en 1839 et 1840*, Paris, in-8° s. d. (nombr. belles pl. col.).

<sup>(7)</sup> *Voyage en Orient* (en 1845). La meilleure édition est la septième, Paris, 1869, 2 vol. in-18 (préface de Th. Gautier).

\*  
\* \*

Le costume des Mameluks consistait en trois chemises ou robes superposées : la première en cotonnade, la seconde d'indienne, la troisième de drap ou de soie, dont la jupe tombait sur les talons et les manches descendaient jusqu'au bout des doigts. Il faut y ajouter un pantalon épais, si ample qu'un homme robuste aurait pu tenir à l'aise dans l'une des jambes. Ce vêtement singulier, qui recouvrait les robes jusqu'aux aisselles, était assujéti par une large ceinture à coulisse partageant le corps en deux paquets informes. Parfois une pelisse<sup>(1)</sup>, garnie de fourrures, enveloppait encore cet ensemble, aussi incommode qu'original<sup>(2)</sup>.

Il est évident qu'un tel costume était exclusivement compris pour le combat à cheval, et qu'avec cette masse d'étoffes un Mameluk démonté était presque aussi inhabile à se relever qu'une tortue retournée sur le dos.

On le vit bien à l'attaque de Jaffa par Abou Dahab. Les Mameluks de cet aventurier, lancés à pied contre les murailles de la ville, ne purent escalader la brèche et, sous la poussée des défenseurs, culbutèrent pêle-mêle dans le fossé<sup>(3)</sup>.

\*  
\* \*

Le harnachement des chevaux de pur sang arabe, que les beys faisaient venir à grand frais du Nedjed<sup>(4)</sup>, n'était pas moins brillant que les vêtements des cavaliers.

---

<sup>(1)</sup> Il était alors d'usage, à l'occasion des fêtes ou de la collation des grades ottomans, de remettre des pelisses d'un grand prix. C'est ainsi que Bonaparte offrit de ces manteaux d'honneur aux membres du Grand Divan du Caire.

<sup>(2)</sup> Les éléments de cette description sont empruntés à Volney et au capitaine François. M. Bréhier, in *Études d'Histoire contemporaine : L'Égypte de 1798 à 1900*, Paris, in-8°, s. d., Introd., p. 7, a reproduit Volney.

<sup>(3)</sup> LOCKROY, *op. cit.*, p. 107. Méhémet bey, dit Abou Dahab, favori, puis successeur du grand Aly bey.

<sup>(4)</sup> Cf. GUARMANI, *Il cavallo arabo di puro sangue*, Gerusalemme, 1866. Ces chevaux se payaient jusqu'à trois cents louis.

La selle plaquée d'argent, au pommeau et au troussequin surélevés, emboîtait l'homme jusqu'à mi-corps. Elle reposait sur plusieurs tapis de feutre, destinés à éviter les blessures du garrot, en absorbant la sueur<sup>(1)</sup>. On la fixait, non pas avec des sangles à arpillons, comme en Europe, mais au moyen de tresses, attachées par des nœuds compliqués<sup>(2)</sup>. Des étriers arabes, en cuivre massif, à bords tranchants, pesant jusqu'à treize livres, faisaient office d'éperons. Ils pouvaient aussi servir d'arme, comme dans le duel entre Aben-Hamet et don Carlos<sup>(3)</sup>, imaginé par Chateaubriand.

D'après Miot<sup>(4)</sup>, cette selle en fauteuil offrait de sérieux avantages. Tout d'abord, elle permettait à son possesseur de se tenir debout, à la plus vive allure, sur ses larges étriers chaussés très court, et de dominer ainsi tout adversaire monté à l'anglaise. Puis, avec une selle qui l'encastre, le cavalier peut abandonner les rênes et combattre des deux mains, le sabre dans l'une, le pistolet ou le tromblon dans l'autre. En outre, le choc le plus violent ne saurait le désarçonner.

La bride, ornée de broderies et de pompons, soutenait un mors à la turque, dont la brusque pesée sur les barres arrêtait net le cheval lancé au galop, qui, sous la douleur, raidissait l'avant-main et terminait sa carrière par une courte glissade<sup>(5)</sup>.

Nous devons au *Parfait Mareschal* du Sieur de Solleysel<sup>(6)</sup>, et au traité du même nom du capitaine de Garsault<sup>(6)</sup>, la description et le dessin de ce

<sup>(1)</sup> REYBAUD (L.), *Histoire scientifique et militaire* . . .

<sup>(2)</sup> VOLNEY, *op. cit.*, Cf. la belle reproduction de harnachement de mameluk qui figure dans : J. DE METZ et G. LEGRAIN, *Au pays de Napoléon : L'Égypte*, Grenoble, Rey., 1913, in-4° ill., p. 34. Cf. aussi l'atlas de DENON, *op. cit.*

<sup>(3)</sup> CHATEAUBRIAND, *Le dernier des Abencérages*, édit. Degorce-Cadot, in-4° ill. p. 43. Aben-Hamet d'un coup de son large étrier tranchant abattit le cheval de son adversaire.

<sup>(4)</sup> MIOT, *op. cit.*, édition de 1814, p. 61-62.

<sup>(5)</sup> Chardin observait déjà le même usage en Perse au xvii<sup>e</sup> siècle (cité par DUBREUX, *La Perse*, Paris, Didot (*Collection de l'Univers Pittoresque*) 1841, in-8° (nomb. ill.), p. 417.

<sup>(6)</sup> DE SOLLEYSSEL, sieur du CLAPIER, *Le Parfait Mareschal*, 4<sup>e</sup> édit., Paris, 1676, 2 vol. in-4° et pl., t. II, p. 360-361, et FR. A. DE GARSULT, capit. en surv. des haras du roi, *Le nouveau Parfait Maréchal*, Paris, 1770, 4<sup>e</sup> édit. in-4°, p. 132 et pl. X. L'exemplaire que je possède de ce dernier ouvrage est aux armes de Tronchin, médecin de Louis XV, un des princes de la science de l'époque.

mors, caractérisé par une gourmette fort rude, pénétrant à l'intérieur de la bouche et en ressortant pour enserrer le menton. La pratique barbare d'un tel instrument, connu en France sous le nom de *genette*, y avait été abandonnée, dès le règne de Louis XIV, comme usant très vite les meilleurs chevaux.

Cependant Miot prétend que l'emploi simultané de cette embouchure cruelle et des étriers tranchants, contraignant la bête la plus rétive à l'obéissance immédiate, fut un des éléments de la supériorité des beys dans leurs rencontres avec la cavalerie française <sup>(1)</sup>.

Ainsi, quand les éclaireurs de Bonaparte, lancés à la poursuite des compagnons d'Ibrahim, sur la route de Syrie, les rejoignirent à Salehyeh et les chargèrent en queue, ils ne rencontrèrent que le vide <sup>(2)</sup>. Les Mameluks, grâce à la merveilleuse docilité de leurs montures, s'étaient dérobés, qui à droite, qui à gauche, par une volte rapide. Avant que les Français pussent maîtriser leurs chevaux emballés, ces mêmes Mameluks, terminant leur conversion, les entouraient d'un cercle d'acier et cinquante têtes roulaient sous les terribles cimenterres <sup>(2)</sup>. Il fallut l'arrivée de renforts pour décider les beys à rompre. Ils s'enfoncèrent lentement dans les sables, sans même être inquiétés.

Ajoutons que les Mameluks s'estimaient trop grands seigneurs pour s'encombrer d'un lourd fusil de dragon ou même d'un mousqueton de hussard, que leurs fringantes montures ignoraient le honteux faix du porte-manteau, du bissac, des effets de campement et de pansage, des vivres et de l'eau, qui accable les chevaux des escadrons d'Europe. Ils se reposaient du soin de leur ravitaillement sur leurs valets d'armes, qui les suivaient dans des djermes, sur le Nil, ou bien, par les pistes du désert, avec un convoi de chameaux.

On ne pouvait d'ailleurs songer à imposer à des hommes accoutumés au faste de transporter, sur leur harnachement brodé, en contact avec leurs robes de soie, un vil sac à brosses ou de quelconques nourritures.

---

<sup>(1)</sup> Miot, *op. cit.*, p. 61-63.

<sup>(2)</sup> François vit à Salehyeh, après le combat, cinquante corps de cavaliers décapités, étendus sur le sable.

Ce faste était si grand que sir Murray<sup>(1)</sup>, ministre de Grande-Bretagne en Égypte, n'hésitait pas à évaluer l'équipement d'un bey à six cents livres sterling, somme incroyable pour l'époque.

\*  
\* \*

L'armement offensif des Mameluks était formidable. Il comprenait deux ou trois paires de longs pistolets, un tromblon ou espingole courte, un sabre de Damas, des poignards, une masse d'armes, une hache, des javelots, parfois une longue pique, voire même un arc avec son carquois<sup>(2)</sup>.

Les pièces essentielles de cet armement, comme celles du costume, furent adoptées pour l'escadron de Mameluks, créé par Bonaparte, suivant arrêté du 27 nivôse an x, et, par la suite, rattaché aux chasseurs de la garde.

En effet, ces Mameluks ne portèrent pas l'armure orientale, mais conservèrent l'immense pantalon, le turban volumineux — qui fut prescrit de couleur verte —, la haute selle aux étriers massifs, le clair damas et le fameux tromblon.

Les hommes furent recrutés, à l'origine, parmi les Coptes et les Syriens, qui, séduits par la fortune du Sultan El-Kebir, avaient combattu dans les rangs de l'Armée d'Orient. Ils se ralliaient, suivant l'antique coutume turque, en guise d'étendard, autour d'un bois de lance orné d'une queue de cheval. Bonaparte leur donna, successivement, pour chefs deux des plus vaillants soldats de la Campagne d'Égypte : Rapp<sup>(3)</sup>, le héros de Sediman

---

<sup>(1)</sup> MURRAY, *A short Memoir of Mohamed Ali*, London, 1898, in-8°, p. 26. Cf. aussi VERTRAY, *Journal d'un officier de l'armée d'Égypte*, publié par Galli, Paris, 1883, in-18, p. 59 : « Le luxe des Mameluks était très grand. Ils portaient tous des chemises de mousseline et des pelisses de soie. Quant à leurs armes, elles étaient incrustées d'ivoire et de pierres finement taillées. »

<sup>(2)</sup> Cf. FRANÇOIS, *op. cit.*, t. I, p. 215; MIOT, *op. cit.*, p. 67; DENON, *op. cit.* (pl. d'armes); D' LE BON, *op. cit.*, p. 123 et seq., dessins, d'après Prisse d'Avesnes, d'un casse-tête, d'un poignard, d'un fer de lance et de deux haches d'arme, de style persan-arabe.

<sup>(3)</sup> RAPP (Général Comte) (1775-1821), *Mémoires, écrits par lui-même*, édit. Garnier, préface et notes de Désiré Lacroix, in-18, s. d.

et de Sâmanhout, et Dupas, l'inouï défenseur de la citadelle du Caire, l'un des promoteurs de la « folle conjuration d'Abyssinie »<sup>(1)</sup>.

On me pardonnera la digression, mais je ne puis passer sous silence les officiers indigènes. Frédéric Masson, dans son livre épique *Cavaliers de Napoléon*<sup>(2)</sup>, a ressuscité les figures prestigieuses des capitaines Abdallah d'Osbonne, Chaïm et Daoud Habaiby, qui chargèrent dans vingt batailles, en Égypte, en Autriche, en Prusse, en Espagne, en Russie, et y gagnèrent autant de blessures. Que dis-je? Non pas autant, mais bien davantage : Chaïm, à la seule journée d'Héliopolis, en avait reçu trente-cinq. D'Osbonne, malgré neuf coups de sabre ou de lance et un coup de feu, récoltés un peu partout, sortait volontairement de la retraite, en 1830, pour mettre son talent d'interprète au service de l'armée d'Afrique.

Mais, curieux contraste, alors que de nombreux fils de l'Orient abandonnaient leur pays pour s'enrôler dans la cavalerie consulaire, quelques soldats français, demeurés en Égypte après la capitulation de Menou, entraient dans les maisons des beys, successeurs de Mourad, comme Bardissi et Elfy. En 1806, Chateaubriand connut au Caire cinq de ces déserteurs, alors favoris de Méhémet-Ali. Un sixième, ancien tambour, venait de périr dans une escarmouche et le grand pacha le pleurait encore. Le chef de ces cinq « déracinés » était le fils d'un cordonnier de Toulouse. Il avait pris le nom d'Abdallah et devait à sa rare intrépidité une belle fortune et un immense crédit. Abdallah, raconte l'auteur de René, en se promenant avec moi, prenait les cordons de son caftan pour « en donner par le visage des Albanais et des Arabes... et nous ouvrir ainsi un large chemin dans les rues les plus populeuses »<sup>(3)</sup>. Détail touchant, dans son palais, par ailleurs meublé à la turque, de tapis et de coussins, Abdallah conservait un lit de France, avec, en manière de couvre-pied, un dolman de chasseur, criblé de coups.

<sup>(1)</sup> Voir ma communication à l'Institut d'Égypte du 4 février 1925, ainsi que la note de J.-J. Marcel dans le tome IV de l'*Histoire scientifique...*, p. 466. Dupas défendit, pendant plusieurs jours, cette citadelle, avec une garnison d'écloués, contre l'armée turque et la population révoltée de la capitale.

<sup>(2)</sup> Paris, in-8°, s. d., ill., p. 343 et seq.

<sup>(3)</sup> *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, édit. Degorce-Cadot, s. d., in-4° ill., p. 132.

En 1811, ce furent encore deux mameluks français, répondant aux noms de Selim et de Yousouf, que le vice-roi chargea d'escorter Lady Stanhope du Caire à la Terre-Sainte, par Damiette et Jaffa <sup>(1)</sup>.

En 1845, Gérard de Nerval <sup>(2)</sup> fit connaissance d'un mameluk français, sans doute le dernier, appelé Jean, qui tenait, hélas ! une sorte de cabaret dans le quartier franc.

Enfin Ch. Edmond <sup>(3)</sup>, dans son voyage de Zéphirin Cazavan, dépeint un vieux pacha militaire, réduit à conter ses prouesses passées à quelques parasites. Il le représente comme un ancien mameluk, ayant servi d'abord Napoléon, puis Ibrahim pacha. A la vérité, il ne faut y voir qu'une méchante caricature de Soliman pacha.

\*  
\* \*

Abordons la description des armes blanches : elles sont caractérisées par un luxe qui n'a jamais été surpassé.

Les sabres épousaient la forme classique du cimenterre : poignée constituée par deux plaquettes, en ivoire ou en corne, rivées à la soie, garde droite, sans arc de jointure, terminée, à chaque bout, par une olive. Les beys payaient leur pesant d'or, pour leur trempe et leur fini, les lames anciennes de fabrication persane. Ces lames, prises en ligne droite, n'excédaient pas vingt-quatre pouces, mais en atteignaient au moins trente dans leur courbure.

Je possède deux beaux spécimens de ces armes.

L'une, un fer lourd en demi-lune, du type damas, sans gorge, ni rainure, porte au talon, gravée en or, la griffe du fameux armurier *Essad Allah*. Le fourreau, fait de deux attelles de bois, se recouvre aux trois quarts d'une riche garniture en vermeil ciselé : chape, bracelets et longue bouterolle à dard tronconique. La partie de la gaine comprise entre les deux anneaux est revêtue de maroquin noir, que le temps a légèrement craquelé. Une fente, pratiquée au dos de la chape, permet le libre jeu

<sup>(1)</sup> P. Descoux, *La reine de Tadmor*, Paris, Chamuel, 1901, in-18, p. 41.

<sup>(2)</sup> *Voyage en Orient*, op. cit.

<sup>(3)</sup> *Zéphirin Cazavan en Égypte*, Paris, 1880, in-18.

de la lame, malgré sa courbure très accentuée. Un clapet à pivot bloque cette fente, lorsque le sabre est au fourreau. L'arme est accompagnée d'une cordelière, servant à la porter en écharpe, comme on le voit dans le célèbre portrait de Méhémet-Ali, où « le Régénérateur de l'Égypte », tel l'Ommyade chanté par Leconte de Lisle, s'appuie à des coussins :

« La main au pommeau d'or emperlé de son sabre »<sup>(1)</sup> . . .

Notre cordelière est de soie bleu foncé, avec boucletterie en vermeil ouvragé. Une dragonne foncé, cordon et passants dédorés gland imbriqué de paillettes, s'enroule encore à la garde.

Denon nous a laissé le croquis d'un cimenterre tout pareil<sup>(2)</sup>.

La description sommaire du « vrai damas à fourreau massif d'argent doré » que François prit à un kachef de Hassan bey, nommé Aly, se rapporte également à ce modèle<sup>(3)</sup>.

Le second sabre est du type dit palache<sup>(4)</sup>, au fer court, à deux tranchants, bleui au feu, orné sur les plats d'inscriptions en or, et s'élargissant fortement vers la pointe. Son fourreau comporte une chape, avec bracelet unique à deux anneaux opposés, et un large embout sans dard, le tout de cuivre jaune fleuri au repoussé. La partie centrale de la gaine est habillée de velours grenat.

C'est un sabre, monté de la sorte, que porte le mameluk, à turban jaune clair, colorié par le Comte de Noë, émigré français au service de la Grande-Bretagne, dans sa relation de l'expédition anglo-indienne d'Égypte en 1800<sup>(5)</sup>.

En France, le pittoresque corps des Polaques était armé d'un marteau d'armes et du cimenterre court à large lame. On sait que ces cavaliers,

<sup>(1)</sup> LÉCONTE DE LISLE, *Poèmes barbares : L'apothéose de Mouça-el-Kebir*.

<sup>(2)</sup> *Op. cit.*, (même pl. d'armes).

<sup>(3)</sup> *Op. cit.*, t. I, p. 264.

<sup>(4)</sup> On dit aussi palanche.

<sup>(5)</sup> Noë (Comte de), pair de France, *Relation de l'expédition anglaise partie de la côte du Bengale pour aller combattre en Égypte l'Armée d'Orient*, Paris, Imp. royale, 1826, in-8°, pl. col., p. 206. Le Comte de Noë eut pour fils le célèbre caricaturiste, connu sous le pseudonyme transparent de Cham.

originaires des bords de la Vistule, furent en partie détruits, en 1632, au combat de Castelnaudary.

Les sabres des Mameluks étaient d'un si riche travail que, non seulement les officiers français, mais encore les membres pacifiques de la Commission des Sciences et Arts se les disputèrent à l'envi. M. Lefèvre-Pontalis, ancien ministre de France en Égypte, nous a donné, en tête du *Journal de Jollois* <sup>(1)</sup>, un portrait en pied de ce précurseur de l'égyptologie, arborant avec fierté, sur son habit civil, un gigantesque cimenterre.

Beaucoup d'armes précieuses étaient restées sur le champ de bataille des Pyramides. D'autres furent découvertes, plus tard, au cours des perquisitions faites dans les palais des beys en fuite, avec des chibouques, aux magnifiques bouquins d'ambre constellés de diamants.

Les soldats, embarrassés de leur immense butin, vendaient les pièces les plus rares à vil prix : c'est ainsi que le Capitaine Thurman <sup>(2)</sup>, dont les souvenirs ont été publiés par le Comte Fleury, acquit, à bon compte, d'un de ses hommes un damas « à fourreau de vermeil ».

Sans parler du chef-d'œuvre, dit de Mourad bey, conservé aux Invalides, auprès des armes de l'Empereur <sup>(3)</sup>, ni des sabres splendides, pavés de pierreries, enlevés aux beys, que brandirent à travers l'Europe les grands cavaliers de l'Empire : Murat, Nansouty, Curély et Lasalle, on peut affirmer qu'il n'est pas une lame de Solingen ou de Kligenthal qui puisse rivaliser avec un damas de la bonne époque.

Le seul défaut de ces aciers merveilleux était leur extrême fragilité. Ils se brisaient comme verre <sup>(4)</sup>. Aussi les Mameluks s'en servaient-ils rarement pour parer. Leurs chevaux étaient habilement dressés à esquiver les coups par de brusques écarts <sup>(5)</sup>. Au demeurant, les multiples vêtements à larges plis des cavaliers <sup>(6)</sup>, même à défaut d'armes défensives, étaient fort bien compris pour les préserver des coups de taille, les seuls à crain-

<sup>(1)</sup> *Journal d'un ingénieur attaché à l'expédition d'Égypte*, Paris, 1904, in-8°.

<sup>(2)</sup> THURMAN, *Souvenirs du Capitaine*, Paris, 1902, in-18, p. 120.

<sup>(3)</sup> GÉNÉRAL NIOX, *Napoléon et les Invalides*, grand in-4° ill., s. d.

<sup>(4)</sup> FRANÇOIS, *op. cit.*, t. I, p. 115.

<sup>(5)</sup> MIOT, *op. cit.*, p. 63.

<sup>(6)</sup> MIOT, *op. cit.*, p. 62.

dre avec le damas, dont la courbure est trop accentuée pour permettre l'estocade.

Desvernois nous a laissé la description complète des armes qu'il ravit, devant le carré de la division Bon, après un combat singulier, fort mouvementé, à un bey à longue barbe blanche, coiffé d'un superbe turban de cachemire jaune canari à palmettes brunes. Le sabre de ce bey, que le vainqueur prêta à Junot et que ce dernier oublia de restituer, était un « damas noir ancien incrusté d'or », d'un style si pur que Berthier offrit *dix mille francs de la lame seule*. Le pommeau, « taillé dans une corne de rhinocéros », soutenait une dragonne en velours vert passementé d'or. Le fourreau, tout d'or massif ciselé, « pesait quatre-vingt-treize louis »<sup>(1)</sup>.

Ce chef de Mameluks, dont le nom est demeuré inconnu, ne portait pas moins de six longs pistolets à canons tordus, répartis en trois fontes soutachées, un poignard décoré de rubis et d'émeraudes, une hache courte damasquinée, un tromblon monté en argent, une masse d'armes en fer bronzé à branches saillantes, enfin une carabine, toute incrustée d'ivoire et de métaux précieux<sup>(2)</sup>.

Le port de la grande lame à forte courbure ne disparut pas avec la domination des beys : Méhémet-Ali, Ibrahim pacha, Soliman pacha en perpétuèrent la mode. On peut encore en juger par leurs statues d'Alexandrie et du Caire. Le règne du damas ne prit fin en Égypte que vers 1850, avec la généralisation des modèles réglementaires français. Grandeur et décadence, l'arme, illustrée par les compagnons du grand Aly bey, de Mourad et de Bardissi, n'est plus portée aujourd'hui que par les *cawas* des consulats d'Orient. Pourtant on en trouve encore une réduction dans le sabre de parade des pachas de notre temps.

En France, lors de la grande réforme de l'armement portatif, en 1822, on adopta, pour les brigades légères, un bancal à lame semi-courbe, les cavaliers de ligne et de réserve conservant la longue latte. Cependant le fer en demi-lune, favori des beaux sabreurs de l'Empire, ne perdit pas tous ses partisans. Beaucoup d'officiers de chasseurs d'Afrique et de spahis,

<sup>(1)</sup> DESVERNOIS, *Mémoires...*, p. 124-125, 131-132 et 205-207.

<sup>(2)</sup> DESVERNOIS, *op. cit.*, p. 125.

comme le fameux Yousouf<sup>(1)</sup>, montèrent la garde à trois branches de leur 1822 sur une lame très cintrée, qui n'était guère d'ordonnance et rappelait les grands damas des épiques chevauchées.

\* \* \*

N'oublions pas les poignards.

Certains modèles, étoilés de pierres fines, étaient de véritables pièces de musée. Celui d'Aly bey lui avait coûté, suivant M. Louis Bréhier<sup>(2)</sup>, l'érudit historien de l'Égypte contemporaine, la somme fabuleuse de deux cent vingt-cinq mille livres.

On en trouvait sur les Mameluks d'une étonnante variété de forme et de dimension, provenant de tous les pays de l'Islam, du Maghreb au Pendjab. Vers 1875, De Amicis<sup>(3)</sup> en vit encore une merveilleuse collection dans le bazar de Constantinople : kandjars albanais au fer long et plat s'incurvant à l'extrémité, au manche en oreilles, enrichi de turquoises; flissas kabyles, dont la poignée de métal historié pince la lame comme une tenaille; kamas du Caucase à pommeau d'ivoire ou d'argent niellé en losange; coutelas arabes, tout habillés de filigrane doré, féroce crochus pour mieux fouiller les chairs; larges dagues persanes, décorées d'émaux à personnages ou bien serties dans un bloc de jade; yatagans turcs, dont le tranchant, d'abord nettement concave, se rebrousse en pointe convexe.

\* \* \*

Les armes à feu ne sont ni moins riches, ni moins curieuses : En campagne, chaque Mameluk en portait un arsenal complet : carabine, trom-

---

<sup>(1)</sup> Vantini, dit Yousouf (1810-1866), général français, organisa les spahis, se distingua à la prise de la Smala, à la bataille de l'Isly, dans le Sud Algérien, en Crimée, en Kabylie. D'origine italienne, ravi tout enfant par des corsaires, il avait été élevé à la cour du bey de Tunis. A la suite d'une intrigue amoureuse, il avait dû s'enfuir à Alger. Il y plut à Clauzel, qui fit sa fortune.

<sup>(2)</sup> BRÉHIER (L.), *Études d'histoire contemporaine*, op. cit., p. 119.

<sup>(3)</sup> DE AMICIS, *Constantinople* (trad. de l'italien), Paris, 1880, grand in-4° ill.

blon, pistolets d'arçon et de ceinture, d'où six à huit coups à tirer sans recharger<sup>(1)</sup>.

Ces armes, comme le damas, la masse et la hache, étaient attachées par des cordons de soie au cavalier ou à sa monture. On pouvait ainsi les lâcher, sans les perdre, en plein combat<sup>(2)</sup>. Une seule baguette de fer servait au chargement de toute cette panoplie. Une petite poire à poudre, en métal ciselé, facilitait un amorçage rapide<sup>(3)</sup>.

Les batteries et les canons sortent, en général, des fabriques anglaises. On rencontre cependant des corps de platine, signés par le fameux Lepage, de Paris, ou par des arquebusiers de Saint-Étienne.

Les carabines sont d'ordinaire courtes, lisses et de très gros calibre, ce qui permettait de les charger avec une poignée de projectiles hétéroclites : balles<sup>(4)</sup>, dragées, chevrotines, voire cailloux et pièces de monnaie. C'est ainsi qu'en Espagne, pays classique de l'escopette et au surplus de mœurs à demi orientales, Marbot fut atteint, à bout portant, d'un coup de feu et que le chirurgien trouva, dans la plaie, un beau douro tout neuf<sup>(5)</sup>!

Ces armes, bourrées de mitraille, produisaient, à faible distance, un effet très meurtrier, grâce à leur pouvoir de dispersion.

Il existe cependant des spécimens de calibre moyen, à forte rayure, employant la balle forcée, mais ils semblent avoir été peu répandus, sans doute à cause de la lenteur qu'exige leur chargement, d'ailleurs impraticable à cheval.

J'ai eu entre les mains une très belle carabine de ce genre, montée dans le goût hispano-moresque. Le canon octogone, long d'un mètre, était assujéti, par quatre capucines d'argent, sur un fût d'une pièce, en bois de serpent, se prolongeant jusqu'à la bouche. La crosse, courte, de forme prismatique, possédait une plaque de couche en ivoire massif, épaisse de deux doigts. Le chien et le couvercle du bassinet étaient commandés par

(1) VOLNEY, *op. cit.*

(2) MIOT, *op. cit.*, p. 67-68.

(3) MIOT, *op. cit.*, p. 64-65.

(4) On les tirait aussi avec de très grosses balles, appelées *postes*.

(5) MARBOT (Général Baron de), *Mémoires...*, Paris, Plon, 1892, 3 vol. in-8°.

un système de ressorts apparents. Une fine aiguille d'argent, soutenue par une chaînette, servait à l'entretien de la lumière.

J'ai découvert, au Khan el-Khalili<sup>(1)</sup>, un mousquet mameluk, à crosse arabe et canon à huit pans, exactement semblable à celui dont Denon nous a laissé le dessin. Le bois de l'arme était décoré d'une clouterie de cuivre et de corail, formant une élégante ornementation géométrique.

Les tromblons sont presque tous de faible dimension. On les suspendait à l'arçon, sur le flanc droit ou bien à la ceinture. Sidney Smith en porte un en bandoulière, dans une gravure<sup>(2)</sup>, où il est représenté repoussant un assaut, à la tête des assiégés de Saint-Jean d'Acre.

Je me bornerai à décrire une de ces espingoles en miniature. C'est un vrai fusil nain, ne dépassant guère la longueur d'un pistolet d'arçon. Le canon, de provenance anglaise, ainsi qu'en témoignent les poinçons d'épreuve, octogone à la culasse, mais s'arrondissant à mi-longueur, porte, en relief, un faisceau d'armes doré mat. Près de sa gueule, « s'ouvrant comme un cratère »<sup>(3)</sup>, suivant l'expression de Victor Hugo, on voit un soleil gravé. La crosse est ornée d'une plaque de couche ciselée, d'une contre-platine à anneau de suspension et d'une forte sous-garde. Une plaque d'argent guilloché défend le faible de la poignée. La batterie est habillée en or de deux couleurs.

Les pistolets étaient remarquables par leur grande dimension. J'en ai admiré une magnifique paire, aux canons de damas « Boston », ornés au tonnerre d'une grecque en or, aux platines encastrées, ciselées avec art et signées *Beckwith*, au bois poncé tout incrusté de fleurs d'argent. Elle fait aujourd'hui partie de l'incomparable collection d'armes orientales de M. Antoine Benachi, d'Alexandrie.

Comme les sauvages Backkirs, que le tsar présenta à Napoléon au lendemain de Tilsitt et qui, six ans plus tard, criblèrent de flèches, à Leipzig, la cavalerie de Marbot<sup>(4)</sup>, certains Mameluks avaient conservé l'usage de

<sup>(1)</sup> Bazar du Caire, à gauche de la rue du Mousky.

<sup>(2)</sup> Reproduite par G. LEGRAIN, *op. cit.*

<sup>(3)</sup> *Les Orientales* : « Un jour Ali passait... » (Ali-Tebeleni, pacha de Janina)... « Un tromblon tout chargé s'ouvrant comme un cratère. »

<sup>(4)</sup> MARBOT, *op. cit.* Le fameux général eut la cuisse transpercée par une flèche. Ses états de service mentionnent l'origine de cette blessure.

l'arc. C'était un arc très court, fortement cintré, comme celui dont Mahomet II est armé dans son fameux portrait, dessiné par Bellini<sup>(1)</sup>. C'est toujours à Denon que nous devons le croquis d'une de ces armes d'un autre âge<sup>(2)</sup>, accompagnée de son carquois.

\*  
\* \*

Les Mameluks étaient de merveilleux cavaliers<sup>(3)</sup>, familiarisés avec les exercices d'équitation les plus dangereux. Dès l'enfance, dit Louis Reybaud<sup>(4)</sup>, « ils pratiquaient le redoutable jeu du *djerid*, qui donnait à leurs muscles une prodigieuse agilité ».

Ce *djerid* était une sorte de javelot sans pointe, en bois de palmier. Le jeu consistait à se croiser au galop et à se jeter le trait au passage. Malheur à l'imprudent qu'atteignait Ali bey : il avait les côtes enfoncées ou le crâne fendu !

Suivant le comte de Noë<sup>(5)</sup>, en 1801, les Mameluks d'Égypte se livraient à leur sport favori, au Vieux-Caire, dans une plaine, en face de l'île de Rodah. Dix ans plus tard, Lady Stanhope prit un vif intérêt aux parties de *djerid*, exécutées par les gardes de Méhémet-Ali devant le palais de leur maître<sup>(6)</sup>.

Le comte de Forbin<sup>(7)</sup> assista, en 1819, à Saint-Jean d'Acre, « près des restes de la redoute des Français », à une joute de ce genre, qui lui fut offerte « par l'eunuque noir du pacha<sup>(8)</sup>, un jeune Éthiopien d'une « adresse admirable » . . .

<sup>(1)</sup> Reproduit in MICHAUD et POUJOLAT, *op. cit.*, p. 327. Gentile Bellini (1421-1501), célèbre peintre vénitien.

<sup>(2)</sup> *Op. cit.*, (même pl. d'armes).

<sup>(3)</sup> En ce sens, L' Colonel Théviotte (*Archives de la guerre*), cité par GUITRY, *op. cit.*, p. 112, et Général MORAND, *Archives de la guerre*, cité par S. MILLET, in *Le Chasseur Pierre Millet . . .*, Paris, in-18, 1903, p. 246.

<sup>(4)</sup> *Op. cit.*, t. II, p. 144-145.

<sup>(5)</sup> *Op. cit.*

<sup>(6)</sup> P. DESCOUX, *op. cit.*, p. 40.

<sup>(7)</sup> *Voyage dans le Levant en 1818 et 1819*, édit. in-32 de Turin, t. II, p. 119.

<sup>(8)</sup> Soliman, favori de Djezzar, puis son successeur dans le pachalik d'Acre.

*Bulletin de l'Institut d'Égypte*, t. VIII.

J'ai lu, dans les *Éléments de Cavalerie*<sup>(1)</sup> du Sieur de la Guérmière, écuyer de Louis XV, que la *course des têtes*, en vogue en France au XVIII<sup>e</sup> siècle, avait d'abord été pratiquée par les Allemands, qui en devaient eux-mêmes l'usage aux Turcs. Ne faut-il pas en déduire une corrélation entre le jeu du *djerid* et cet exercice de manège, où l'on abattait, au galop, avec un dard, une *tête de More*, posée sur un chandelier, à hauteur d'homme?

François rapporte qu'il vit souvent des Mameluks décapiter un adversaire en pleine charge. Il trouva même le corps d'un chasseur du 22, fendu en travers, de l'épaule à la hanche opposée<sup>(2)</sup>. A lire le journal du « vieux dromadaire », les exploits des paladins antiques, qui décollaient un cheval ou coupaient un homme en deux, ne nous étonnent plus. François s'initia au secret du coup. Il apprit qu'on ne devait pas sabrer avec force, mais laisser glisser l'arme sur la victime. Il sectionna ainsi, sans effort, des moutons, des chèvres, des chiens, en faisant, nous dit-il, « couler son damas sur les reins de l'animal<sup>(3)</sup> ».

A la même époque, le Mameluk Soliman Aga tranchait net la tête d'un buffle de trois ans, à la grande stupéfaction du comte de Noë<sup>(3)</sup>.

\*  
\* \*

Ainsi les Mameluks, sans cesse entraînés par des joutes équestres, munis d'armes de choix, vivant sous un régime où l'on parvenait à tout par la seule supériorité du courage physique, auraient dû former la première cavalerie du monde<sup>(4)</sup>.

Mais il leur manqua, et la connaissance de l'utilisation rationnelle de leur masse contre l'infanterie et surtout la discipline, cette noble servitude, à laquelle il est si beau de consentir — comme l'a démontré Vigny dans des pages impérissables<sup>(5)</sup> — et sans laquelle, quelles que soient la

<sup>(1)</sup> Paris, C<sup>ie</sup> des Libraires, nouv. édit., 1754, 2 vol. in-32, t. I, p. 308 et seq.

<sup>(2)</sup> François, *op. cit.*, préface, p. VIII.

<sup>(3)</sup> *Op. cit.*, p. 306.

<sup>(4)</sup> En ce sens lettre de Bonaparte au Directoire du 2 fructidor an VI (citée par Mior, p. 65).

<sup>(5)</sup> *Grandeur et servitude militaires.*

contrée et l'époque, une armée n'est plus qu'une horde, dénuée de toute valeur militaire.

Cette grandeur dans l'obéissance passive, les Mameluks n'en soupçonnaient pas plus l'existence que les présomptueux chevaliers de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt.

Et, comme eux, ils furent vaincus, parce qu'ils représentaient une conception surannée de la bataille, dans laquelle l'emploi de la grosse cavalerie se réduit à une charge incohérente, dégénéralant bientôt en une multitude de duels, pour aboutir à une poursuite désordonnée ou à une débandade en tous sens<sup>(1)</sup>. Tandis que, dans la méthode napoléonienne, cette même cavalerie constitue une réserve fraîche de muscles et d'acier, que le commandement suprême garde en main, pour la lancer, à l'heure décisive, d'un élan irrésistible, sur une infanterie adverse, déjà éprouvée par une longue lutte et démoralisée par le feu de l'artillerie.

C'est ainsi que les escadrons rutilants de Mourad, abandonnant, comme les gens d'armes du roy à Pavie, la protection de leurs batteries, d'ailleurs dépourvues d'affûts mobiles<sup>(2)</sup>, se ruèrent follement sur les carrés inébranlables des rudes « bleus » de la République.

Le vieil Orient, endormi dans sa torpeur millénaire, en tressaillit longuement; car quelques bataillons de fantassins obscurs, mal vêtus, armés d'un simple fusil de munition, avaient détruit, en un quart d'heure, la fastueuse et turbulente féodalité, qui opprimait l'Égypte depuis des siècles.

G. GUÉMARD.

<sup>(1)</sup> Tel fut notamment le caractère des batailles livrées aux Turcs par le fameux Nadir Shah. Cf. DECLAUSTRÉ, *Histoire de Thamas Kouli-Khan, roi de Perse (Nadir)*, Paris, Briasson, 1743, in-16 (portrait), et OTTER, *Voyage en Turquie et en Perse*, Paris, 2 vol. in-16, 1748.

<sup>(2)</sup> Bonaparte, avec son merveilleux coup d'œil, aperçut ce détail au bout de sa lorgnette et conçut aussitôt, en conséquence, le plan de sa victoire.